

ne nierait aujourd'hui qu'il n'eût mérité son sort. Parce que son entreprise a changé la face de l'Asie, doit-on l'estimer plus sage ? Qu'un peuple injustement asservi, se soulève, impatient de la servitude, pour reconquérir ses droits ; si la fortune ne seconde point son courage, sera-t-il permis de dire que ce peuple a fait une folie ? Les revers n'autorisent pas plus à condamner une entreprise que le succès n'est un motif d'en proclamer la sagesse.

Il est trop vrai que les Croisades n'ont pas réussi comme on aurait pu l'attendre et du nombre et de la puissance des moyens qu'on y a employés ; mais si le succès eût été complet, la question d'Orient serait résolue ; les hordes musulmanes rejetées, les unes en Arabie, les autres dans la Haute-Asie, laisseraient la civilisation chrétienne fleurir sur le sol où elle prit naissance. L'Egypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, occupées par tout autant de colonies parlant notre langue, animées de notre génie, auraient retrouvé leur antique prospérité, dont s'accroîtraient nos richesses et notre grandeur. Et qui sait si l'empire grec, au lieu de succomber sous les coups des barbares, n'aurait pas repris sa majesté et sa force, si ses peuples, retrempés dans l'esprit moderne, ne seraient pas redevenus dignes de leurs ancêtres ? Nous aurions assurément profité plus tôt des lumières qu'ils avaient conservées. La Renaissance, devançant le XV^e siècle, aurait jeté plus d'éclat, recueilli une plus ample moisson de chefs-d'œuvre, et nous n'en regretterions pas plusieurs dont la perte est irréparable. Mais surtout, nous n'aurions pas à nos côtés cet empire ture, l'opprobre du Christianisme et de notre civilisation ; cet empire qui a pu avilir, mais qui ne s'est assimilé aucun des peuples soumis ; qui occupe inutilement les plus belles contrées de la terre ; un empire où l'on voit du faste sans richesse, d'immenses pays sans population, des villes semblables à des cénota-